

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

— Voyons, mon bonhomme ; c'est moi, ta mère. Est-ce que tu ne me trouves pas à ton goût ? lui dit-elle.

— Maman ! . . . maman ! . . .

— Ne crie pas si fort. ne vois-tu pas que tu vas effrayer le cheval ? Et si les gens t'entendaient, ne croiraient-ils pas que je veux te tuer ? Sois raisonnable : si tu n'es pas sage, je devrai te donner une fessée. Alors, tu pleureras pour bon : car si maman Zéphyrine donne des fessées, elles sont soignées !

L'enfant ne l'écoutait guère ; ses sanglots eussent attendri une tigresse. Zéphyrine, sans foi ni loi, et adonnée à l'ivrognerie, était moins qu'une tigresse, comme toutes les femmes de son genre ; les crimes récents commis en notre province de Québec d'ordinaire si paisible, prouvent ce que nous avançons.

L'ivrogne, l'homme qui se laisse aller à cette abrutissante passion, est un être moralement tout autant que physiquement fini. Les ravages de l'alcool, sur le corps, sont presque toujours ineffaçables ; les enfants des alcooliques sont voués au malheur, à la dégradation du corps et de l'âme.

Celui qui se laisse aller à l'ivrognerie est un stupide malfaiteur ; les États, en tous pays, devraient édicter des lois sévères contre ces rebuts de l'humanité, et les condamner à la réclusion.

Ils sont assassins *toujours* : tous les faits le démontrent et le prouvent sans réplique. Dans une de ces colères bestiales que provoque l'alcool, colère irraisonnée comme celle du taureau à la vue du rouge, ils tuent. Supposez qu'ils n'aillent pas jusque là : ce sont encore et toujours de vils assassins.

Demandez à la science ce que sont les enfants de ces brutes : elle vous répondra des choses horribles, terrifiantes, à l'audition desquelles vous vous écrierez malgré vous : " Lâches assassins, que ces ivrognes ! "

Si ce sont des jeunes gens encore à charge des parents, ils font mourir lentement d'angoisse, de chagrins, de soucis, un père usé déjà par le travail d'une vie, une mère qui a dépensé toute sa force, toute sa vitalité, tout son sang, pour élever sa famille. Le bien, péniblement amassé par les parents, s'en va par miettes et par morceaux, payer ce liquide que l'enfer, certes, a dû inventer pour le malheur des familles, la perte des peuples, l'anéantissement de la foi : et bientôt, le pauvre père doit quitter le toit où son père avait vu le jour, où lui-même était né, où à son tour il avait fondé une famille. Il s'en va par les chemins, demander d'un ton voilé par les larmes et la honte, un peu de pain pour l'amour de Dieu, son fils ne sachant même plus quels liens l'attachent à ce vieux !

Et la mère . . .

La mère—c'est du sang qu'il faudrait pour écrire ceci— : la mère, pauvre martyre, a desséché son pauvre corps à force de pleurer quand parfois le remords, cette effroyable sangsue, n'a pas fait les trois quarts de la besogne en répétant la nuit, le jour, durant la veille ou pendant le sommeil : " Tu as été trop faible . . . tu payeras ta faiblesse . . . "

Car elles ont plus de cœur que les hommes, les pauvres femmes ; et, mères, elles sentent mieux les torts qu'elles ont pu avoir dans l'éducation de leurs enfants.

Dans une dernière et ardue supplication à Dieu pour son ivrogne de fils, la mère a expiré : ses ossements reposent là-bas, dans le cimetière, où la brute n'égare jamais ses pas, où le fauve ne va jamais verser une larme sur la tombe que, d'ailleurs, les mauvaises herbes ont noyée aux regards ! . . .

Il peut, l'ivrogne, n'être pas assassin, c'est-à-dire, n'avoir pas tué un inconnu ; dans ce cas, il est pire qu'un assassin s'il a des enfants ; et s'il vit chez ses parents, c'est un parricide, un parricide, cette chose si monstrueuse, que les Hébreux, par ordre de Dieu, les lapidaient ; que les peuples les plus barbares inventent des supplices pour eux ; que les rois de France les faisaient marquer d'un fer rouge avant de les mettre à mort ; qu'en France, aujourd'hui encore, on recouvre le parricide, et le parricide seulement, d'un long voile noir cachant ses traits maudits à ceux qui pourraient le rencontrer dans sa marche au supplice.

Assassin, infanticide, parricide : voilà l'ivrogne. N'est-il même pas, à plus forte raison que Judas, déicide ?

Il détruit l'image de Dieu en lui, en prostituant son âme.

Non, Zéphyrine l'ivrognesse n'était pas une femme ; elle n'eût jamais pu être une mère, elle était moins qu'une tigresse ; la tigresse

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

a soin de ses petits et sait éloigner d'eux tout danger. C'est tout ce qu'on peut demander à une bête, mais c'est ce qui rend la bête, la bête fauve même, meilleure que l'homme ou la femme qui s'enivrent.

L'ivrognesse, nous l'avons vu, avait défiguré le joli petit Fanfan ; non point qu'elle lui eût changé le visage : mais, le laissant sans aucun soin, ne lui permettant ni de se laver, ni de se peigner, ayant couvert son corps de haillons repoussants, de hardes loqueteuses, elle l'avait vraiment défiguré au physique.

Mais l'infâme créature, son dessein ne s'arrêtait point là : elle voulait défigurer son âme, elle voulait avilir cet ange jusqu'ici si bon, si pur. Et un jour, de force, elle lui fit avaler un verre d'eau-de-vie ! . . .

O mères canadiennes qui lisez : avez-vous jamais songé aux effroyables souffrances auxquelles sont exposés les petits anges que Dieu vous confie ? Avez-vous lu déjà le récit empoignant des tortures du malheureux fils de Louis XVI aux mains du satanique savetier Simon, récit arrachant des larmes aux cœurs les plus insensibles ?

Ces tortures ne peuvent-elles, dites-le-nous, être réservées à vos chers petits enfants, si Dieu vous rappelait à lui ? . . . ou si un être infâme vous les ravissait ? . . .

Peu à peu, la Zéphyrine en arriva à faire prendre chaque jour un verre de la liqueur maudite à Fanfan. Elle augmenta la dose ; puis elle commença l'éducation de Fanfan.

Elle lui démontra, à force de coups plutôt que d'arguments, la nécessité pour lui — et surtout pour elle — de tendre la main, de mendier. Il fallait être prudent, la mendicité étant interdite en France ; mais qui eût pu refuser, qui jamais, au beau pays de France, refusa l'aumône à l'enfant suppliant ?

A Amiens, la recette fut raisonnable. A la porte de la superbe cathédrale, après une grande cérémonie, chacun, frappé par la grâce innée de l'enfant, avait généreusement donné.

A Douai, les élèves de l'Université avaient fait une collecte entre eux ; les soldats de la garnison eux-mêmes avaient été touchés de la gentillesse de Fanfan, et c'était à qui lui donnerait ce petit sou, la solde quotidienne des troupes de ligne en France.

L'enfant, stylé par la mégère, ne s'arrêtait nulle part plus qu'il ne fallait, et ne répondait point aux questions qui lui étaient posées.

On n'avait fait qu'effleurer Cambrai et Arras, où la population et l'armée n'étaient guère aussi nombreuses qu'à Douai.

Enfin, la roulotte vint un jour s'arrêter près de Lille, la plus grande ville du Nord. Après avoir cherché, à quelque distance des fortifications, un endroit propice pour y camper, Zéphyrine se décida pour le faubourg extérieur de Moulins-Lille.

* *

Il y avait près de huit mois que l'enlèvement de Fanfan avait été perpétré ; la police, sur les dents, renonçait à retrouver l'enfant.

Carmen avait fermé son hôtel aux réceptions ; de Saint-Hyrieix se désespérait, redoutant l'arrivée imprévue de son beau-frère et d'Hélène.

En vain, promettait-il une fortune aux agents de la sûreté, à la police secrète : le dévouement de ces braves gens n'attendait point ses promesses — mais ses promesses ne pouvaient rien changer aux événements —.